

## **LA FRATERNITÉ : UN CHOIX !**

Si la fraternité est un choix, elle n'est pas au choix ! Elle est en effet pour un chrétien une exigence incontournable : par le baptême, il est devenu enfant de Dieu et membre d'une communauté de frères. Choisir la fraternité, c'est accepter de devenir ce que nous sommes.

« *Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons ne paraît pas encore clairement* », dit saint Jean (1 Jn 3, 2). Nous pouvons transposer aisément : « Dès maintenant nous sommes frères, puisque « *enfants de Dieu* », mais ceci ne paraît pas encore clairement...

On ne choisit pas sa famille. On ne choisit pas ses frères. Nous savons bien que la fraternité n'est jamais gagnée dans quelque famille que ce soit. La fraternité n'est pas d'abord une question de sang, d'identité nationale ou religieuse, mais d'engagement personnel contre toutes les formes d'indifférence, de haine et d'exclusion. La fraternité n'est jamais acquise, elle est toujours à construire. Elle est même un combat !

Le message du Saint-Père pour la dernière Journée Mondiale du migrant et du réfugié (16 janvier 2011) avait pour thème : « *Une seule famille humaine* », *une seule famille de frères et sœurs dans des sociétés qui deviennent toujours plus multiethniques et interculturelles...* ». Dans son message pour la journée mondiale de la Paix, en 2008, il écrivait : « *Nous ne vivons pas les uns à côté des autres par hasard ; nous parcourons tous un même chemin comme hommes et femmes, et donc comme frères et sœurs* ». Nous parcourons sans doute le même chemin comme frères et sœurs, mais nous nous souvenons de l'avertissement du Pape Paul VI qui n'a malheureusement rien perdu de son actualité : « *Le manque de fraternité entre les hommes et entre les peuples est la cause profonde du sous-développement* » (Populorum Progressio, n. 66).

Lorsque le Pape évoque ainsi « *une seule famille humaine* », il la fonde sur la paternité universelle de Dieu. Certains peuvent aussi parler d'une seule famille humaine ou de fraternité simplement à partir d'une solidarité de condition, mais sans se référer à une origine commune, à une quelconque paternité. Nous sommes frères parce que Dieu est Père.

Choisir la fraternité, c'est une urgence dans notre société. Vous remarquerez d'ailleurs comment ce thème revient constamment. Ce choix, pour nous chrétiens, s'enracine dans notre foi au Christ que saint Paul désigne comme « *premier-né d'une multitude de frères* ». Nous connaissons l'insistance de Jésus pour que nous soyons proches des plus petits, des plus modestes, des plus pauvres : « *Ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (Mt 25, 40).

Choisir la fraternité, c'est prendre au sérieux la mission qui est la nôtre, la mission de l'Eglise. En effet, selon les termes mêmes du Concile, « *l'Église est, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le*

*moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain...» (LG 1). Si l'Église a ainsi pour mission de donner à voir et de donner à vivre le projet de Dieu pour l'humanité, il va de soi que la fraternité n'est pas une option facultative. Elle est un impératif. En effet, la vie fraternelle est en quelque sorte la vitrine de l'Église : « C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples ». La fraternité, que nous essayons de vivre, donne à voir quelque chose de Dieu. Avouons-le : la vitrine n'est pas toujours des plus belles ! La fraternité est en effet une conquête jamais terminée. Elle s'apprend... tout au long de la vie ! On devient frère ou sœur.*

**La fraternité** définit un type de relation dans laquelle on s'engage vis-à-vis du prochain. Une société fraternelle est une société où chacun prend soin de l'autre. Elle porte évidemment le souci d'équité qui est le ressort de la solidarité, laquelle se donne pour but de corriger les inégalités et les injustices, mais elle est animée par l'amour de l'autre, par le don gratuit de soi, par la charité : « *J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, ... s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien* » (1 Co 13, 3).

« La charité n'est pas la traduction religieuse du mot solidarité. La charité n'est pas le nom de baptême de l'humanitaire » (J. Turck) La charité est une vertu théologale, c'est-à-dire qu'elle nous fait entrer en relation avec Dieu.

Le pape Benoît XVI aborde cette question dans sa première encyclique « *Dieu est Amour* », à propos du rapport entre la justice et la charité. Selon la pensée marxiste, les pauvres n'auraient plus besoin d'œuvres de charité, mais plutôt de justice (n. 26). Un ordre juste rendrait caduque la charité, et la fraternité. Il est évident que « *la norme fondamentale de l'Etat doit être la recherche de la justice* », mais, dit Benoît XVI : « *L'amour -caritas- sera toujours nécessaire, même dans la société la plus juste. Il n'y a aucun ordre juste de l'Etat qui puisse rendre superflu le service de l'amour. Celui qui veut s'affranchir de l'amour se prépare à s'affranchir de l'homme en tant qu'homme... L'affirmation selon laquelle les structures justes rendraient superflues les œuvres de charité cache en réalité une conception matérialiste de l'homme : le préjugé selon lequel l'homme vivrait « seulement de pain » est une conviction qui humilie l'homme et qui méconnaît précisément ce qui est le plus spécifiquement humain.* » (n. 28 b) La fraternité à laquelle invite la charité de Dieu va bien au-delà d'une résolution simplement économique des problèmes qui affectent les pauvres.

La fraternité ne peut pas ne pas être solidaire. La solidarité n'est pas de soi fraternelle. La fraternité est plus que la justice et la « cohésion sociale ».

**L'Église, « communauté de frères »**

Le christianisme primitif parlait de l'Église comme d'une « *communauté de frères* ». Le terme « frère » (αδελφος) désigne ceux qui appartiennent au groupe des disciples de Jésus. Mais la communauté primitive se désigne elle-même comme « *fraternité* » (αδελφοτης) : nous trouvons cet emploi du mot

« fraternité » deux fois dans le N.T. (1 Pi 2,17 et 5,9) où il désigne la « communauté des baptisés » ou « la famille des chrétiens dispersés dans le monde ». Ce terme générique de « fraternité » appartient typiquement au vocabulaire chrétien (On ne le trouve ni chez Platon ni chez Aristote, alors que ces mêmes auteurs utilisent fréquemment le terme « frère »). Aussi, pour nous chrétiens, la fraternité c'est le fait d'être frères, membres du groupe des chrétiens, membres de l'Église, membres du Corps du Christ.

« *Va trouver mes frères, et dis-leur...* »

Vous connaissez ce passage de l'Évangile, quand le matin de Pâques Jésus ressuscité vient à la rencontre de Marie-Madeleine en pleurs près du tombeau vide. Elle croit avoir affaire au gardien du jardin.

« *Jésus lui demande : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Le prenant pour le gardien, elle lui répond : « Si c'est toi qui l'a emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi, j'irai le reprendre. » Jésus lui dit alors : « Marie ! » Elle se tourne vers lui et lui dit : « Rabbouni ! » ce qui veut dire « Maître » dans la langue des Juifs. Jésus reprend : « Cesse de me tenir, je ne suis pas encore monté vers le Père. Va plutôt trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jn 20, 15-17)*

C'est un véritable « retournement » pour Marie-Madeleine qui, à l'appel de son nom, reconnaît Celui qui lui parle. Pour la première fois, Jésus désigne ses disciples comme étant ses « frères ». C'est seulement après la résurrection qu'il les désigne nommément ainsi (cf. Mt 28, 10 : « *Allez dire à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée* »). C'est le fruit du Mystère pascal qui est œuvre de réconciliation de l'humanité avec Dieu et des hommes entre eux. Jésus nous prend réellement pour ses frères, lui qui s'est fait le frère de chacun : « *Car Jésus qui sanctifie, et les hommes qui sont sanctifiés, sont de la même race ; et, pour cette raison, il n'a pas peur de les appeler ses frères* » (Hé 2, 11).

Pour mieux saisir encore comment la Pâque du Christ fonde la fraternité, il faut aller lire la lettre de Paul aux Éphésiens (2, 13-22) : « *Maintenant, en Jésus-Christ, vous qui étiez loin, vous êtes devenus proches par le sang du Christ. C'est lui, le Christ, qui est notre paix : des deux, Israël et les païens, il a fait un seul peuple ; par sa chair crucifiée, il a fait tomber ce qui les séparait, le mur de la haine... Il voulait ainsi rassembler les uns et les autres en faisant la paix, et créer un seul Homme nouveau. Les uns comme les autres, réunis en un seul corps, il voulait les réconcilier avec Dieu par la croix : en sa personne, il a tué la haine... Par lui, en effet, les uns et les autres, nous avons accès auprès du Père, dans un seul Esprit. Et donc, vous n'êtes plus des étrangers, ni des gens de passage, vous êtes citoyens du peuple saint, membres de la famille de Dieu...* » Ce passage constitue comme une sorte de charte qui fonde la fraternité.

« *Va trouver mes frères, et dis-leur...* » Et qu'a-t-elle, Marie Madeleine, à dire aux apôtres ? Que Dieu est Père ! « *Dis-leur que je monte vers mon Père*

*et votre Père... »... Voilà le message que Jésus confie à Marie-Madeleine pour les Apôtres afin qu'il atteigne la terre entière. Jésus s'est fait le frère de tout homme. Aussi saint Paul nous invite-t-il à accueillir toute personne, en commençant par le plus fragile et le plus faible, comme « ce frère, pour lequel le Christ est mort » (1 Co 8, 10).*

Le Père Christian de Chergé, prieur du monastère de Thibirine, fondait ainsi le don de la fraternité sur le mystère pascal, sur l'abaissement du Christ dans la chair et son exaltation auprès du Père : « *Le Verbe s'est fait frère* », disait-il. Et lors d'une retraite qu'il prêchait aux petites sœurs de Jésus il a eu ces paroles étonnantes : « *Avec l'Incarnation Dieu est entré en fraternité, mais il faut poursuivre l'Incarnation jusqu'au bout, et le plus extraordinaire de l'Incarnation, ce n'est pas que Dieu se soit fait homme, mais c'est que l'homme soit en Dieu, c'est qu'une humanité semblable à la nôtre, et la nôtre un jour, se retrouve en Dieu. Mystère d'Ascension. Avec l'Incarnation, la fraternité est entrée en Dieu. Désormais il y a de la fraternité en Dieu. C'est ainsi que nous pouvons nous appeler « petits frères » et « petites sœurs »* ».

C'est dans le don total qu'il fait de lui-même au Père et aux hommes que Jésus, le Fils, se fait le frère de tous et nous reçoit comme frères. En Lui, et par le don de l'Esprit qui est le fruit du Mystère Pascal, nous devenons les fils adoptifs du Père. « *L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves, des gens qui ont encore peur ; c'est un Esprit qui fait de vous des fils : poussés par cet Esprit, nous crions vers le Père en l'appelant : « Abba ! »... Et Paul de poursuivre : « Puisque nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers ; héritiers de Dieu, héritiers avec le Christ, si nous souffrons avec lui pour être avec lui dans la gloire* » (Ro 8, 15 et 17). Héritiers avec le Christ ! C'est-à-dire que nous avons les mêmes droits !

## Frères parce que Dieu est Père

Il n'est pas de fraternité possible sans la reconnaissance d'une même origine et d'une même destinée. Nous ne pouvons pas parler de la fraternité en la considérant comme un en soi. Il n'y a de fraternité possible qu'en se recevant d'un même Père, dans une relation filiale. Il n'y a pas de fraternité sans filiation.

Dans la tradition chrétienne, tous les êtres humains sont appelés à se recevoir comme des filles et fils adoptés par Dieu qui s'est révélé comme Père en son fils Jésus-Christ. Les chrétiens se considèrent explicitement issus de cette filiation adoptive : ils le confessent, le célèbrent et l'annoncent. Ainsi saint Paul ouvre la lettre qu'il adresse aux chrétiens d'Ephèse par cette louange : « *Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. En lui, il nous a choisis dès avant la création du monde... Il nous a d'avance destinés à devenir pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ* » (Eph 1, 3-5). Nous ne devenons pas fils adoptifs de façon figurée, mais réellement, puisque nous sommes « *héritiers avec le Christ* », et donc que nous avons part à la vie filiale de Jésus, nous sommes « *fils* ».

*dans le Fils » : ceci, « non pas à cause d'actes méritoires que nous aurions accomplis par nous-mêmes », mais « par le bain du baptême », « le bain de la nouvelle naissance » (Tt 3, 4-5). Être fils, c'est une grâce, un don à recevoir. « La fraternité chrétienne n'est pas un idéal humain, mais une réalité donnée par Dieu. Cette réalité est d'ordre spirituel et non pas d'ordre psychique » (Dietrich Bonhoeffer).*

Paul insiste pour affirmer que par le baptême, nous sommes plongés dans la mort-Résurrection du Christ. Nous sommes incorporés au Christ, et nous devenons un seul corps, un seul être avec lui. Le baptême est l'acte par lequel Dieu associe le croyant à son Fils, il nous fait un avec lui. Nous sommes incorporés au Fils unique, et devenons fils de Dieu dans le Fils unique. Devenus un seul être avec le Christ, qui nous communique sa vie, nous sommes devenus membres de la communauté chrétienne, « *membres de la famille de Dieu* »... Nous sommes donnés aux autres comme frère ou sœur, et ils nous sont donnés comme frères et sœurs.

Nous ne sommes pas simplement « frères et sœurs en humanité », selon une expression désormais consacrée. Nous sommes frères et sœurs, parce que nous nous reconnaissons enfants du même Père, celui que justement nous appelons « Notre Père ». Nous ne pouvons pas dire « Père » sans dire « notre Père ». C'est le don de la paternité qui nous donne d'être frères. Nous sommes frères parce que Dieu est Père, « *source de toute paternité, au ciel et sur la terre* » (Eph 3, 15). La fraternité est un don à accueillir, puisque c'est bien par grâce que nous sommes « fils » et donc « frères ».

### **Nous laisser engendrer**

Il y a dans l'évangile un épisode surprenant. Un jour où Jésus enseigne la foule, sa mère et ses frères veulent le rencontrer, mais ils ne peuvent l'aborder. On informe Jésus : « *Ta mère et tes frères sont là dehors, qui veulent te voir.* » Et Jésus de leur répondre : « *Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique* » (Lc 19-21). N'y entendez rien d'un reproche de Jésus adressé à sa mère ! Elle est par excellence celle qui a accueilli la parole, puisqu'elle lui a donné chair. Mais pour devenir frères et sœurs de Jésus, nous devons nous laisser engendrer par la Parole, et cela doit se traduire dans le concret de la vie. C'est une autre façon de dire que la fraternité est un don à recevoir.

On croit entendre saint Jean : « *Le Verbe s'est fait chair... Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu... Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (Jn 1).

### **La nouveauté chrétienne**

Une petite lettre, la plus brève des lettres de Paul. Il écrit à Philémon, un chrétien, dont l'un des esclaves, Onésime, s'est un beau jour enfui de chez son maître. Au regard de la loi, Onésime a tous les torts, puisque l'esclave appartient

à son maître. Seulement voilà qu'au cours de sa fugue, Onésime a rencontré Paul. Il s'est converti et a reçu le baptême des mains de l'Apôtre, qui en parle avec beaucoup d'affection : « *mon enfant à qui j'ai donné la vie du Christ* ».

La situation est particulièrement délicate : si Paul garde Onésime auprès de lui, il se fait le complice de son abandon de poste ; inversement, si Paul renvoie Onésime chez son maître, tout peut aller très mal pour l'esclave ! Philémon est en droit de le sanctionner très sévèrement.

Non seulement Paul sollicite le pardon de Philémon, mais il lui suggère de prendre acte de la nouveauté créée par le baptême. En effet, puisque Onésime est baptisé, il est devenu un frère pour son maître : « *Si Onésime a été éloigné de toi pendant quelque temps, c'est peut-être pour que tu le retrouves définitivement, non plus comme un esclave, mais, bien mieux qu'un esclave, comme un frère bien-aimé* » (Phm 15-16). Demander à Philémon d'accueillir son esclave comme un frère, parce qu'il est effectivement devenu un frère en Jésus-Christ : voilà le retournement qu'appelle la fraternité évangélique ! Onésime est un frère avant d'être un esclave.

### La fraternité à l'épreuve : « *Qu'as-tu fais de ton frère ?* »

Dès les premiers chapitres de la Genèse, « *au commencement* » !, nous voyons apparaître un couple de frères : Caïn et Abel. Ce récit des origines n'est pas un récit historique (surtout au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot), mais un récit symbolique qui a pour objectif de nous décrire ce qui a toujours été et qui sera toujours, à savoir que la violence est inhérente aux relations humaines. Mais demeure cette question que Dieu pose à Caïn, et qui est toujours d'actualité : « *Qu'as-tu fait de ton frère ?* ».

Nous retrouvons dans la bible d'autres fratries : Jacob et Esaü, Joseph vendu par ses frères,... Autant de brisures dues à la jalousie ou à la volonté de domination. C'est donc que la fraternité ne va pas de soi, et qu'il n'y a pas de fraternité possible sans mort à soi-même, sans renoncement aux rêves de toute-puissance et à la jalousie.

Souvenez-vous de la parabole que raconte Jésus, **la parabole du Père aux deux fils**, souvent nommée « la parabole de l'enfant prodigue ». « *Un père avait deux fils...* ». Nous connaissons surtout le cadet, un homme mal dans sa peau, qui exige sa part d'héritage avant l'heure et qui quitte sur un coup de tête la maison familiale... C'est la faim qui le fait revenir ! Il est honnête lorsqu'il cherche ses mots : « *Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes serviteurs* ». Il n'a aucun droit à faire valoir, il le sait bien. Peut-il encore être aimé, lui qui a été si peu aimable ? Peut-il encore être aimé après ce qu'il a fait ?

Il est encore loin lorsque son père l'aperçoit et court pour se jeter à son cou et l'embrasser. *Il court* : c'est sans doute le geste le plus fort de la parabole. Le père court au-devant de son fils. Il ne lui demande rien, et ne lui fait aucun reproche. Il ne le laisse même pas terminer son discours qu'il n'écoute pas. Il

laisse déborder son cœur de père : « *Mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé* ». Sur le champ, il lui donne les insignes du fils : la robe réservée aux hôtes de marque, l'anneau qui marque l'appartenance à la famille, les sandales signe de l'homme libre. Le pardon du père fait de lui le fils qu'il n'a jamais été. Nous pouvons être des enfants indignes, nous ne pouvons pas empêcher Dieu d'être Père !

Mais c'est le pardon qui fâche ! Et le fils aîné va gâcher la fête. Le père a beau le supplier, le fils aîné refuse d'entrer. Si le père ne s'est jamais résolu à l'éloignement de son cadet, l'aîné, quant à lui, s'est installé dans cette séparation, sûr de sa justice et de son bon droit. Il se croit juste et, en conséquence, il a un cœur de justicier. Il n'a pas quitté la maison, mais il y est en étranger. En effet, il se comporte comme son frère cadet : à sa façon, il quitte son père, il se sépare de son père. Quand le père lui parle le langage de l'amour : « *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi* », le fils aîné parle en termes de droits, et il se pose non comme fils mais comme serviteur : « *Il y a tant d'année que je suis à ton service... !* » Ne reconnaissant plus son père, il perd aussi son frère pour la seconde fois : parlant de lui à son père, il ne dit pas « mon frère », mais « *ton fils que voilà* ». Refusant l'amour de son père, il ne peut plus dire « mon frère ».

Nous aimons bien le fils cadet, mais n'oublions pas que fils aîné nous ressemble sûrement, au moins un peu ! Nous savons combien il est difficile de pardonner. Lorsque, sûrs de nos bons droits, nous sommes en train de calculer le chemin que l'autre doit faire pour mériter notre pardon, nous réagissons comme le fils aîné, et nous faisons obstacle à la miséricorde de Dieu. Pardonner au frère qui nous a fait mal, c'est permettre à la paternité de Dieu de déployer toute sa vertu. Refuser l'amour du Père, c'est refuser notre frère.

« *Qu'as-tu fait de ton frère ?* »... et « *Qu'as-tu fait de ton Père ?* » !

Nous ne pouvons ne pas penser à ce que dit saint Jean : « *Si quelqu'un dit 'j'aime Dieu' et qu'il n'aime pas son frère est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas.* » (1 Jn 4, 20) Nul chrétien ne peut donc se recevoir comme fils et refuser d'être frère.

« *Qui est mon frère ?* » ou « *De qui je me fais le frère ?* »

Vous connaissez bien la parabole dite du « bon samaritain » que Jésus raconte en réponse à la question d'un docteur de la loi, un homme généreux qui s'inquiète de ce qu'il doit faire pour avoir part à la vie éternelle. Il lui rappelle ce que dit la Loi : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur... et ton prochain comme toi-même* ». Surgit la question : « *Qui donc est mon prochain ?* »

Je ne reprends pas le récit de la parabole. Un homme agonise sur le bord de la route qui va de Jérusalem à Jéricho. Passent un prêtre, puis un lévite, qui ne s'arrêtent pas, pour des raisons légitimes au regard de la loi. Arrive un samaritain, un faux-frère pour le croyant juif de l'époque : il est pris de pitié

(« *saisi aux entrailles* » : le même mot pour exprimer les sentiments de Jésus devant le cercueil du fils de la veuve de Naïm, et pour exprimer les sentiments du père prodigue qui retrouve son enfant...) La samaritain s'arrête, s'approche, panse les plaies du blessé, le charge sur sa propre monture et le conduit dans une auberge...

Jésus pose alors la question : « *Lequel des trois a été le prochain de l'homme qui était tombé entre les mains du bandit ?* » « *Celui qui a fait preuve de bonté envers lui* ». « *Va, et toi aussi fais de même* ». Autrement dit : fais-toi proche de celui qui souffre, de celui qui est blessé... Le prochain est celui qui s'approche. Jésus a retourné la situation. La question n'est pas de savoir qui est mon prochain ou qui est mon frère. La question est bien : De qui est-ce que je me fais proche ? De qui je me fais le prochain ? De qui est-ce que je me fais le frère ?

Vous remarquerez que *le prochain*, dans l'Évangile, se distingue de l'expression *frère en humanité*. Tous les hommes sont frères. Mais pour nous chrétiens, cette notion globale n'a pas de sens si elle n'est pas *incarnée dans une rencontre avec le frère*. Il n'y a pas de prochain en général. Il n'y a que celui dont je me fais proche, qui a un visage, une histoire. Il s'agit toujours d'un prochain particulier.

« *Le Verbe s'est fait frère* » (P. Christian de Chergé)

Le « *bon samaritain* » c'est Jésus qui s'est fait proche, qui se fait proche de l'homme blessé, de l'homme pécheur. L'heureuse expression du Père Christian de Chergé, « *Le Verbe s'est fait frère* », évoque bien ce déplacement, cette incarnation de la fraternité, et par conséquent l'abaissement. Peut-on être « frère » sans se laisser déplacer, sans abaissement, sans renoncement ?

Saint Paul, s'adressant aux chrétiens de Philippiques, nous donne bien quelques repères pour la vie fraternelle en communauté : « *S'il est vrai que, dans le Christ, on se reconforte les uns les autres, si l'on s'encourage dans l'amour, si l'on est en communion dans l'Esprit, si l'on a de la tendresse et de la pitié, alors pour que ma joie soit complète, ayez les mêmes sentiments, recherchez l'unité. Ne soyez jamais intriguants ni vantards, mais ayez assez d'humilité pour estimer les autres supérieurs à vous-mêmes. Que chacun ne soit pas préoccupé de lui-même, mais aussi des autres. Ayez entre vous les dispositions que l'on doit avoir dans le Christ Jésus : lui qui était dans la condition de Dieu,... il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. ...il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix ; ...* » (Phil 2, 1-11)

Vivre la fraternité, c'est se comporter entre nous comme on le fait en Jésus-Christ, dans le dépouillement, l'oubli de soi et le don de soi. Jésus est pleinement Fils dans le don qu'il fait de lui-même pour les hommes qui deviennent alors pleinement ses frères. L'amour fraternel manifeste sa force dans le don de soi, qui peut aller jusqu'au don de sa vie. (Si la fraternité a une

dimension « affective », de grâce ne l'enfermons pas dans l'affectif et les sentiments !... C'est la mort de la fraternité !)

Le geste du lavement des pieds, au cœur de l'Institution de l'Eucharistie, nous empêche de réduire la mort de Jésus à un accident de l'histoire. Jésus prépare ses disciples aux événements qui vont suivre : « *Ceci est mon corps livré, mon sang versé...* »

Jésus commente ensuite son geste : « *Si moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous* ». Jésus ne demande pas simplement que nous nous mettions au service des frères, mais de nous laver les pieds les uns les autres, c'est-à-dire accepter que l'autre s'agenouille devant moi et me lave les pieds : accepter que l'autre me lave, me révèle mes limites... La fraternité évangélique est à ce prix, parce qu'elle est de l'ordre de la conversion.

### Eucharistie et vie fraternelle

Nous ne pouvons pas oublier que lorsque Jésus institue l'Eucharistie, « le sacrement de l'Amour », le climat est lourd : Judas est là, l'équipe des apôtres est en grande difficulté (ils se querellent pour savoir lequel d'entre eux est le plus grand !), et au-dehors les conspirateurs sont en train de mettre au point les derniers stratagèmes pour éliminer Jésus. L'Eucharistie n'est pas le couronnement d'une fraternité déjà réalisée. Elle est don d'une fraternité à construire au cœur d'un monde hostile.

« *Nous formons un même corps nous qui avons part au même pain* ». Ce don est une mission. Le Christ nous unit à Lui pour nous unir les uns aux autres, pour que nous soyons son corps, sa présence au cœur de ce monde. Quand Jésus conclut : « *Vous ferez cela en mémoire de moi* », il ne nous demande pas simplement de nous souvenir d'un événement qui serait du passé, mais il nous appelle, au cœur de ce monde déchiré, d'être son Corps, son regard, ses mains, son cœur... Il nous faut pour cela nous laisser saisir dans le don qu'il fait de lui-même.

Avec lui, d'Eucharistie en Eucharistie, nous passons avec lui « *de ce monde à son Père* »... Non par les allées du triomphe, à la manière du monde, mais par les humbles sentiers du service. Le lavement des pieds et l'Eucharistie sont si intérieurs l'un à l'autre qu'on ne peut séparer le service du frère de l'Eucharistie, ni l'Eucharistie du service du frère. Dans notre monde sécularisé, les chrétiens comprennent assez aisément que l'Eucharistie nous engage pour servir nos frères ; ils ont sans doute plus de difficulté à comprendre que la fraternité évangélique n'est pas un idéal humain mais bien un don à recevoir, un don qui évidemment nous envoie au-delà de nos assemblées.

Allons un peu plus loin. La grâce de l'Eucharistie, c'est l'unité de l'Eglise : « *Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du*

*Christ ? Puisqu'il n'y a qu'un seul pain, nous sommes tous un seul corps ; car tous nous avons part à cet unique pain. »* (1 Co 10, 16-17) Impossible donc d'entrer en vivante communion eucharistique avec le Christ sans entrer en vivante communion fraternelle avec les participants. « Qu'est-ce que ce pain ? Le corps du Christ. Que deviennent ceux qui communient ? Le corps du Christ : ils ne sont pas plusieurs corps, mais un seul. » (Saint Jean Chrysostome).

Au chapitre suivant (11, 17-34), Paul en donne une illustration concrète. A Corinthe, le repas précédait l'Eucharistie proprement dite. Or on ne s'attendait pas pour prendre le repas, et surtout certains chrétiens refusaient de partager leur propre repas avec les plus démunis. Paul dénonce cette attitude comme un affront envers les pauvres et un mépris envers l'Eglise de Dieu. Une telle attitude est en contradiction avec l'Eglise dont on se réclame. Elle est du même coup en contradiction avec l'Eucharistie (« le repas du Seigneur ») célébrée ensuite, puisque l'on ne peut pas y « *discerner le corps du Seigneur* ». C'est donc sa « *propre condamnation* » que l'on mange et boit alors (v.29).

La mise en garde de Paul est la suivante : « Comment pourrions-nous prétendre discerner le corps eucharistique du Seigneur, alors que simultanément nous ne discernons pas son corps ecclésial ? » Certes, l'Eglise n'est pas le Christ. Mais s'il est nécessaire de distinguer, il ne faut jamais séparer : corps eucharistique et corps ecclésial sont intimement liés.

Le discernement de la présence du Seigneur dans l'Eucharistie n'est dès lors pas une simple affaire d'idée, mais bien une attitude très concrète. La charité fraternelle, vécue dans la pratique du partage effectif avec les plus démunis, n'est pas seulement une conséquence du Repas du Seigneur ; elle est un élément constitutif du discernement du pain et du vin comme corps et sang du Seigneur. Les Pères de l'Eglise ont fréquemment souligné les implications de ce discernement du corps du Christ. A titre d'exemple, voici ce que prêchait saint Jean Chrysostome en 390 à Antioche :

« Tu veux honorer le corps du Christ ? Ne le méprise pas lorsqu'il est nu. Ne l'honore pas ici dans l'église, par des tissus de soie, tandis que tu le laisses souffrir du froid et du manque de vêtements. Car Celui qui a dit : « Ceci est mon corps » et qui l'a réalisé en le disant, c'est lui qui dit : « Vous m'avez vu avoir faim, et vous ne m'avez pas donné à manger »... (...) Quel avantage y a-t-il à ce que la table du Christ soit chargée de vases d'or, tandis que lui-même meurt de faim ? Commence par rassasier l'affamé et, avec ce qui te restera, to orneras son autel (...) Tu vois le Christ couvert de haillons, gelant de froid, tu négliges de lui donner un manteau, mais tu lui élèves des colonnes d'or dans l'église en disant que tu fais cela pour l'honorer. Ne va-t-il pas dire que tu te moques de lui, estimer que tu lui fais injure, et la pire des injures ? » (Hom. 65, 2-4 sur Mt).

L'unité de l'Eglise-corps du Christ, et donc la charité fraternelle concrètement pratiquée jusqu'au partage, dans le don jusqu'au pardon, est le lieu où l'Eucharistie vient à sa vérité.

Pour illustrer. Vous connaissez peut-être ce beau chant de Didier Rimaud : « *Dieu dans sa bonté, Dieu nous a donné la terre... N'entends-tu pas le pain hurler de n'être pas rompu ? Le vin crier de n'être pas versé ?... N'entends-tu pas le ciel*

*gronder de n'être pas à tous ? La vie mourir de n'être pas donnée ? L'Amour pleurer de n'être pas aimé ?... Quand tu manges ton pain, ne mange pas le peuple de Dieu. Quand nous mangeons notre pain, ne mangeons pas le peuple de Dieu. ». Ce texte s'inspire d'un verset de psaume : « N'ont-ils donc pas compris ces gens qui font le mal ? Quand ils mangent leur pain, ils mangent mon peuple... » (ps 13, 4).*

## Une fraternité incarnée et missionnaire

La fraternité n'est pas pour un chrétien matière à option. La vie fraternelle est constitutive d'une communauté chrétienne. En effet, la fraternité évangélique est une réalité d'ordre sacramentel. C'est notre vie fraternelle, une vie reçue, qui manifeste la présence du Christ au cœur du monde. Nous donnons quelquefois davantage le spectacle de nos divisions que celui de notre unité. Il est bien évident que des frères peuvent diverger dans leurs opinions politiques ou leurs analyses de la situation économique, mais nous avons de la peine à relever le défi que désignait Jean-Paul II dans son Exhortation « *Au début du nouveau millénaire* » : « *Faire de l'Eglise la maison et l'école de la communion : tel est le grand défi qui se présente à nous dans le millénaire qui commence, si nous voulons être fidèles au dessein de Dieu et répondre aussi aux attentes profondes du monde.* » (n.43)

Les idéologies nous empêchent d'entrer en dialogue et en fraternité, et c'est la stérilisation de l'élan missionnaire. Nous ne pouvons pas être artisans de fraternité si nous ne vivons pas entre nous une authentique fraternité. Enfants de Dieu par le baptême, frères et sœurs dans le Christ, les chrétiens peuvent avoir des amis privilégiés, mais ils ne peuvent pas ne pas être frères et sœurs les uns des autres.

Tisser de la fraternité, être des artisans de fraternité... voici notre mission au cœur de ce monde. Pour chacune et chacun, selon sa situation, cette mission prend une couleur particulière. C'est ce chemin de conversion qu'il nous faut emprunter ensemble.

Sans doute que le risque existe que des communautés chrétiennes cultivent une fraternité fusionnelle qui les enferme sur elles-mêmes...

Sûrement que dans certaines de nos communautés nous sommes bien trop occupés à régler des questions internes qui nous font oublier l'urgence de la mission.

Il n'y pas de mission sans communion fraternelle... Si nous nous recevons comme frères et sœurs, en acceptant nos différences, nous serons forcément missionnaires. Mais sommes-nous prêts à nous laisser convertir ? A faire taire notre « ego », pour « *oser* » dire ensemble et en vérité, « Notre Père » ? Nous avons oublié cette invitation du célébrant à dire la prière du Seigneur : « Comme nous l'avons appris du Sauveur et selon son commandement, nous osons dire : *Notre Père...* » Il faut de l'audace, du culot, pour dire « Notre Père »... Pas simplement « Père » (Il faut déjà toute la force de l'Esprit : Rm 8, 15), mais pour dire « Notre Père »... et donc nous recevoir tous comme frères !